

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

2014

Karin Ueltschi

Des saints et des rois. L'hagiographie au service de l'histoire, éd. Françoise Laurent, Laurence Mathey-Maille et Michelle Szkilnik

Référence électronique
Karin Ueltschi, « *Des saints et des rois. L'hagiographie au service de l'histoire*, éd. Françoise Laurent, Laurence Mathey-Maille et Michelle Szkilnik », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2014, mis en ligne le 11 septembre 2014, consulté le 22 mai 2016. URL : http://crm.revues.org/13266

Éditeur : Classiques Garnier
http://crm.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur :
http://crm.revues.org/13266
Document généré automatiquement le 22 mai 2016. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Karin Ueltschi

Des saints et des rois. L’hagiographie au service de l’histoire, éd. Françoise Laurent, Laurence Mathey-Maille et Michelle Szkilnik

1 Cet ouvrage rassemble douze articles issus de communications présentées à l’occasion de deux journées d’étude organisées en décembre 2010 et avril 2011 à Clermont-Ferrand et à Paris et qui réunissaient des historiens et des littéraires médiévistes ainsi que des spécialistes de langue et littérature latines du Moyen Âge. L’objectif est de montrer que l’hagiographie médiévale est plus qu’un simple instrument pastoral au service de la christianisation, plus qu’une galerie de portraits édifiants et légendaires : l’hagiographie s’inscrit dans le temps réel, possède une dimension historiographique, et met en évidence le lien fondamental, dans une société théocratique, entre pouvoir politique et épiscopat, entre nécessités séculières et aspirations eschatologiques. L’hagiographie comme « genre historiographique », voilà une problématique des plus intéressantes dont les enjeux dépassent largement le cloisonnement disciplinaire habituel. Comment se noue l’alliance entre les deux modalités d’écriture ?

2 L’ouvrage est structuré en deux parties, « L’Hagiographie et ses enjeux politiques » et « Figures de saints, figures de rois » ; elles sont précédées par une introduction puis un article liminaire général. Il est vrai que la nature de la problématique, à la fois très précise dans sa dialectique et très vaste dans ses implications, ne permet pas d’établir une frontière très précise entre les champs d’investigation respectifs des deux parties, mais cette structuration formelle vise sans doute à donner un éclairage particulier aux différents angles d’approche du sujet.

3 Dans l’introduction (une petite coquille est restée dans le titre), Françoise Laurent, Laurence Mathey-Maille et Michelle Szkilnik retracent les rapports entre l’*historia gentium* et l’*historia divina* chez Eusèbe de Césarée, Grégoire de Tours, Bède le Vénérable, Isidore de Séville et Orderic Vital notamment pour aboutir à ce constat préliminaire qu’avant la fin du XIIe siècle, on ne peut pas parler de distinction de principe entre histoire profane et histoire religieuse, à l’exemple de la *Chronique des ducs de Normandie* de Benoît de Sainte-Maure qui est ancrée dans l’histoire sainte, tandis qu’émerge l’idéal de la « sainteté royale », redevable au demeurant également aux traditions précédant le christianisme, et dont des rois comme Étienne de Hongrie, Robert le Pieux, Édouard le Confesseur et Henri II sont des exemples illustres. Ainsi, « le cumul sur une même figure des vertus religieuses les plus abouties et de la fonction royale ne peut qu’infléchir le mode d’écriture hagiographique, lui conférer une coloration historique » (p. 17).

4 Suit un article que l’on peut appeler liminaire, « L’hagiographie au service de l’histoire : l’évolution du ‘genre’ et le rôle de l’hagiographie sérielle », par Martin Heinzelmann, qui fait un point utile sur ce qu’il faut entendre par « hagiographie » : ce terme en effet a connu de nombreuses définitions ainsi que des approches variables et il faut se mettre d’accord sur son objet, ce qui est loin d’être évident, ni en se penchant sur la matière, ni sur les auteurs, et encore moins sur la critique. M. Heinzelmann, qui identifie trois périodes distinctes de l’écriture hagiographique, nous offre ainsi un panorama historique et critique de la notion, suivi d’une bibliographique très fouillée répertoriant « les sources hagiographiques narratives composées en Gaule avant l’an mil » ainsi qu’un bilan critique. Cette contribution introductive montre l’unité intime qui existe, par rapport à la référence fondamentale qu’est la sainte Église catholique (universelle donc), entre historiographie et hagiographie, puisque toute histoire par définition est histoire sainte.

5 Première partie : « L’Hagiographie et ses enjeux politiques ».

6 Christiane Veyrard-Cosme (« Saints et rois dans *Histoire des Lombards* de Paul Diacre (VIIIe siècle) : une tentation hagiographique ? ») traite de la contamination de l’historiographie par l’hagiographie : Paul Diacre tend à orienter et à infléchir la conduite des Francs en vue de

favoriser leur réconciliation avec les Lombards en ayant recours à des modèles de sainteté. Pour ce faire, l'auteur s'appuie sur une analyse de la poétique de l'œuvre en vue de dégager des traits formels et stylistiques permettant de saisir ces rapprochements entre les deux genres. La définition d'une « écriture historiographique pro-tensive » s'en dégage dans la mesure où « le dire historique ouvre un présent à faire » (p. 48). Sont par ailleurs soulignées trois manières de portrait illustrant les apports de l'hagiographie à l'histoire : le saint au secours du roi ; la figure royale aux saintes vertus ; la « figure mixte », réunissant des vertus participant simultanément du domaine temporel et spirituel en vue d'édifier un modèle princier. Il en émerge la vision d'un monde en train de se construire, l'histoire des hommes écrite par Dieu.

7 Olivier Bruand, dans « Entre temps mérovingiens et post carolingiens : l'hagiographe avocat, défense des temporels et protection des réseaux de pouvoir », analyse dans une réflexion dense et par le truchement de beaucoup d'exemples ponctuels l'utilisation des *Vies* pour servir certaines revendications seigneuriales ; comme tout souverain est sur le trône par volonté divine, il est légitime et naturel que les deux sphères aient des relations privilégiées. L'hagiographe insère ainsi dans ses *Vies* des considérations politiques et sociales dès le VIII[e] siècle et les utilise à des fins diplomatiques dans lesquelles transparaissent des tensions et des conflits entre différents groupes aristocratiques, tensions qu'on prend pourtant le soin de dissimuler au mieux ; le saint est ainsi enrôlé « au service de la défense du temporel » (p. 70). Une des conséquences les plus visibles et durables en est la recherche de reliques pour ancrer le culte de tel saint dans le lieu et en faire un lieu de pèlerinage, occasion de développer pouvoir et influence temporels.

8 Anne Wagner analyse les rapports entre « Les saints évêques et les souverains ottoniens » : dans l'Empire, on observe à la fois une cléricalisation de la royauté et une politisation des clercs. Le roi, *vicarius Christi*, est « le chef naturel de l'Église qui cautionne la cléricalisation de la royauté » (p. 81). Inversement, l'évêque – cette vision est attestée par les chroniques comme les *Vies* (par exemple la *Vie de Bruno* de Ruotger) – est engagé aux côtés du roi et assume des charges temporelles : l'épiscopat est un véritable sacerdoce royal dont cependant la dimension militaire reste problématique. Le consensus entre les deux pouvoirs reste fragile et toujours susceptible de se briser, comme à l'occasion de querelles d'investiture.

9 Marie-Céline Isaïa s'attache à étudier une figure emblématique dans « Saint Rémi et les rois sacrés. Traduction en images d'un texte hagiographique dans le vitrail chartrain ». Le saint évêque de Reims, qui a baptisé Clovis et dont la ville est devenue le haut lieu du sacre royal, doit sans doute une part essentielle de sa popularité à l'œuvre de son biographe, Hincmar, œuvre au service des Capétiens en mal de reconnaissance et dont Rémi devient le patron. En étudiant le vitrail de la cathédrale de Chartres qui lui est consacré, ainsi que le contexte historique et spatial qui l'entoure, l'auteur étudie ce qui se présente comme une méditation savante sur la royauté au début du XIII[e] siècle.

10 Denis Hüe (« Chartres, Fulbert, la Vierge et les Normands : un enjeu politique ») montre que l'hagiographie, en particulier celle des miracles, se teinte volontiers des couleurs de la politique, comme l'illustrent quelques œuvres du XII[e] siècle, ainsi que le rôle joué par Fulbert de Chartres († 1028) – fondateur de ce qui deviendra la fameuse école de Chartres – en particulier dans l'essor du culte marial. Une relique de la Vierge offerte par les empereurs de Byzance et déposée à Chartres, la sainte chemise ou « voile de la Vierge », favorise le développement de cette dévotion. On lui doit en effet quelques miracles « politiques » : c'est grâce au voile que les Normands sous la conduite de Rollon sont mis en fuite. Sorti indemne de l'incendie de 1194, le voile devient alors *labarum*, protecteur de la ville ; la dévotion mariale prend un essor renouvelé et c'est chez Fulbert que l'on trouve les premières mentions relatives à une fête de la Conception (la fête de la Nativité de la Vierge étant célébrée depuis le VII[e] siècle). Or, en Angleterre, la dévotion mariale avait connu des débuts plus prometteurs qu'en France avant que la Conquête par Guillaume de Normandie ne modifiât les équilibres : historiens et hagiographes (Guillaume de Malmesbury, Adgar) refont l'histoire en opposant Normands et Chartrains. Notre-Dame normande ou Notre-Dame chartraine ? C'est, au-dessus de ces clivages, la Vierge qui a le dernier mot : « dans la rivalité des saints et des rois, les rois ne perdent pas toujours, mais c'est toujours Dieu et Marie qui triomphent » (p. 125).

11 Gérard Gros propose une réflexion sur « Gautier de Coincy, 'Comment notre Dame desfendi la cité de Constantinnoble'. Effet de couleur locale et conscience historique » : avec un coin de son manteau – déjà – la Vierge Marie a défendu Constantinople au cours d'un siège historiquement attesté, si bien que du même coup les ennemis assaillants se sont convertis au christianisme ; au cœur du Miracle se trouvent donc des confrontations bien historiques entre deux civilisations et deux religions et cultures. Des personnalités militaires bien identifiées, en particulier du côté des assaillants sarrasins, sont stylisées et deviennent personnages littéraires. L'auteur se plaît à les ridiculiser ou stigmatiser comme des diables, c'est-à-dire à en tirer un profit littéraire pour glorifier la Vierge ; Gautier est hagiographe, et c'est au prix de certaines acrobaties qu'il peut ménager malgré tout la dimension historique du récit qui au demeurant, suggère Gérard Gros, le gène peut-être.

12 Seconde partie : « Figures de saints, figures de rois ».

13 Élisabeth Pinto-Mathieu, dans « La légende de saint Edmond : de la tête du royaume à la tête du martyr », montre comment la forme hagiographique peut être au service d'une visée de légitimation dynastique féodale. Edmond apparaît tout d'abord dans la *Chronique Anglo-Saxonne* (fin IXe siècle) : nous sommes donc, en principe, sur les terres de l'historiographie. Or, cet obscur Edmond, tué par les Danois, est vénéré vingt ans seulement après sa mort comme un saint en Est-Anglie. Comment expliquer ce parcours paradoxal menant « de la défaite à l'héroïsme, de l'anonymat à la gloire » (p. 145), faisant d'un vaincu un saint ? Les royautés naissantes ont besoin, pour s'affirmer, d'une dimension surnaturelle : l'hagiographe vient au secours de l'historiographie pour œuvrer dans ce sens et orienter l'interprétation des événements dans un sens favorable à ces dynasties et à leurs desseins politiques ; or, c'est d'autant plus aisé si, comme dans le cas d'Edmond, un certain flou entoure le personnage choisi pour servir la cause – la légende arthurienne elle-même s'édifie sur ce même principe. Des traditions hagiographiques naissent alors, inventant une enfance et des événements marquants attestés nulle part ailleurs et qui comblent une biographie au départ presque vierge. Une tradition s'établit grâce à la plume notamment d'Abbon Fleury (987), Geoffroi Gaimar (1135-40), Denis Piramus (1170) et jusqu'à John Lydgate († 1450). Et c'est ainsi qu'un obscur roi vaincu au combat, grâce à l'hagiographie, a atteint une stature exceptionnelle dans la mémoire britannique.

14 On reste en Angleterre avec la contribution d'Edina Bozoky, « La construction de la sainteté d'Édouard le Confesseur et les rois d'Angleterre » : ce souverain, érigé à la sainteté dès 1161, devient le modèle sur lequel ses successeurs édifient leur propre légitimité. Sa canonisation est le résultat de la convergence de trois intérêts : ceux de l'abbaye de Westminster, du roi Henri II Plantagenêt et du pape Alexandre III. Le développement du culte d'Édouard est emblématique pour étudier le rapport entre histoire et mobiles hagiographiques qui ont rendu possible cette rapide canonisation. La figure du *rex justus* ou *bonus* en émerge comme un modèle de sainteté royale, avec à la clef, au XIIe siècle, pas moins de neuf canonisations royales, faisant de ce siècle celui des saints rois, esquissant un modèle de règne, un « modèle de solidarité royale entre le roi, ses grands et le peuple » (p. 171), modèle entre l'ancien idéal du roi martyr et celui à venir, au XIIIe siècle, du roi chevalier ; il atteint son apogée avec Henri III Plantagenêt, le rival du saint roi Louis IX de France.

15 Catherine Croizy-Naquet se consacre à « La représentation de Richard Cœur de Lion dans *l'Estoire de la guerre sainte* : des éléments d'hagiographie ? ». Cette contribution s'annonce comme un paradoxe : personne ne semble *a priori* plus éloigné de l'odeur de sainteté que ce fils guerrier d'Aliénor et d'Henri II. Que doit-on lire dans la présence d'éléments hagiographiques le concernant dans la chronique en vers que lui consacre Ambroise au tournant du XIIe et du XIIIe siècle, sur fond de troisième croisade ? On peut observer une véritable modélisation du personnage, le rapprochant à la fois de héros antiques (Achille, Hector) et plus contemporains (Roland) : Richard est représenté dans l'*Estoire* comme un chevalier de Dieu ; sur cette toile de fond, la scène du couronnement de Londres assoit sa stature à la fois royale et sacrée. Et surtout, le roi « tisse des liens privilégiés avec Dieu dans un récit où les saints n'agissent guère » (p. 181). Mais l'épaisseur du personnage historique, en particulier le souvenir du massacre d'Acre – la « démesure » de Richard –, sont assez conséquents pour que la tentation hagiographique

reste largement inopérante quant au fond du récit auquel cependant elle a fourni ses techniques et tonalités.

16 Marie-Madeleine Castellani, dans « Un modèle de reine et de sainte laïque : Élisabeth de Hongrie dans la *Vie de sainte Elysabel* de Rutebeuf », se penche sur cette mère de famille, modèle de sainteté laïque, en établissant un lien étroit avec la destinataire du poème, Isabelle de Navarre, la fille de saint Louis, dans une dynamique didactique d'édification. Élisabeth de Hongrie, personnage bien historique, est réputée pour les miracles qu'elle a accomplis. Elle incarne un statut à la fois problématique et emblématique d'une nouvelle conception de la sainteté qui n'est plus réservée au seul monachisme. Mais dans quelle mesure est-elle conciliable avec l'exercice du pouvoir ? Les grands rois, souvent guerriers, leurs épouses et filles, dans quelle mesure peuvent-ils accéder à la sainteté à la place qui est la leur ? Élisabeth de Hongrie montre que l'on peut mener une existence en parfaite conformité avec les Évangiles dans le monde tout en jouant le jeu social, en établissant une distinction soigneuse entre ce qui relève des apparences et la vérité intime.

17 La problématique de la sainteté laïque reste actuelle dans la contribution d'Élisabeth Gaucher-Rémond, « Louis IX au regard de Joinville : un saint, un monarque, un ami ». Autour de cette figure, historiographie et hagiographie se mêlent et coïncident en s'enrichissant mutuellement grâce à la dimension autobiographique originale qui ancre le récit dans l'épaisseur du réel. L'œuvre de Joinville, inclassable, représente un renouvellement du genre hagiographique en cette fin du XIIIe siècle et donc un nouveau rapport à l'histoire. Elle rappelle en effet que si au Moyen Âge, hagiographie et histoire peuvent coïncider, c'est que les deux approches répondent à un même « horizon d'attente, qui relève non du savoir mais du croire » (p. 209), et que la dimension affective que Joinville imprime à son œuvre ne peut que favoriser. En même temps, Joinville est un témoin « irremplaçable » de la sainteté du roi. Son témoignage (antérieur à son ouvrage) au procès de canonisation a certainement joué un rôle important ; c'est cette position de témoin privilégié qui rend possible le syncrétisme inédit entre hagiographie et historiographie : histoire collective, histoire de saint (Vie de saint Louis) et histoire personnelle (vie de Joinville), investigation historique, hagiographique et (auto)biographique coïncident dans cette œuvre inclassable.

18 On peut dire que le défi énoncé dans l'introduction – saisir les modalités d'une hagiographie au service de l'histoire – a été amplement et brillamment relevé grâce à des contributions aussi riches que variées par leur approche et leur objet spécifiques. C'est un ouvrage très stimulant qui non seulement fait le point sur un sujet crucial, mais qui fait également entrevoir des perspectives de recherches passionnantes, à la croisée de la littérature, de l'histoire et de l'anthropologie, définissant par là une manière d'idéal d'approche d'un objet de recherche.

19 On peut juste se demander – remarque portant uniquement sur la facture formelle du recueil – dans quelle mesure la structuration en deux parties s'imposait, car à notre sens il n'y a pas de changement de perspective véritable entre la première et la seconde : il nous semble par exemple qu'on aurait pu placer sans objection majeure l'article sur saint Rémi dans la seconde partie et qu'inversement celui sur Richard Cœur de Lion aurait tout aussi bien pu figurer dans la première, etc.

20 En conclusion, cet ouvrage ne renouvelle pas seulement l'approche de l'hagiographie dans son rapport à l'historiographie mais aussi à l'Histoire tout court ; il est en particulier à mettre entre les mains de tous les aspirants doctorants – littéraires comme historiens – à la recherche d'un « chantier » au sens archéologique du terme, riche en promesses de découvertes et du plus grand intérêt pour toute la communauté scientifique.

Référence(s) :

Des saints et des rois. L'hagiographie au service de l'histoire, éd. Françoise Laurent, Laurence Mathey-Maille et Michelle Szkilnik, Paris, Champion (« Colloques, congrès et conférences sur le Moyen Âge » 16), 2014, 228p. ISBN 9-782745-326195

Pour citer cet article

Référence électronique

Karin Ueltschi, « *Des saints et des rois. L'hagiographie au service de l'histoire*, éd. Françoise Laurent, Laurence Mathey-Maille et Michelle Szkilnik », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2014, mis en ligne le 11 septembre 2014, consulté le 22 mai 2016. URL : http://crm.revues.org/13266

Droits d'auteur